dépêche circulaire adressée aux habitants des vilayets de Salonique, Monastir, Uskub, Andrinople, Janina, en réponse à leurs dépêches de protestation. Toutes les nouvelles alarmantes et les griefs y sont réfutés.

Tous, y compris le sultan, dit la circulaire, ont juré de veiller au respect de la Constitution et de défendre celle-ci jusqu'à la mort. La Constitution n'a nullement été violée et ne le sera pas.

Un supplément officiel annonce qu'hier, à la prestation de serment des ministres, le sultan a dit :

« J'ai toujours désiré sérieusement et sincèrement l'application de la Constitution ; jusqu'ici, la Constitution a été consolidée par le Sénat et la Chambre ; notre but à tous est le bien de la nation et de l'Etat, je suis sûr que tous nos efforts tendront à atteindre ce but. Que Dieu nous donne le succès !»

Les Massacres en Asie-Mineure

QUATRE CENTS ARMENIENS TUES A ADANA.

On évalue à 400 environ les Arméniens tués à Adana. Les télégrammes signalent que cette ville est calme.

Mais les désordres se sont propagés. **Une partie de la ville de Tarse a été brûlée,** un quartier a été saccagé, une fabrique française détruite. Un ingénieur français, M. Godard, a dû recourir à la protection de la gendarmerie. C'est une troupe de 300 musulmans qui, partie d'Adana, a déjoué l'émeute à Tarse.

La situation semble inquiéter d'autant plus vivement la Porte que des troubles viennent d'éclater en d'autres lieux. On reçoit en effet de Constantinople la dépêche suivante :

« Les nouvelles relatives aux récents événements semblent avoir provoqué à Erzeroum et à Trébizonde une très forte agitation. Des manifestations tumultueuses ont eu lieu dans ces deux villes, et diverses décisions ont été prises en faveur d'une action militaire contre Constantinople. **On annonce même de Trébizonde des manifestations hostiles au sultan.** »

Les différentes puissances envoient des navires dans la région.

Le croiseur anglais « Diana », qui se rendait à Malte, a reçu par télégraphie sans fil l'ordre d'aller à Beyrouth. D'autres navires anglais seront probablement envoyés sur d'autres points.

Le bateau allemand « Loreley », qui est actuellement dans l'Archipel, a reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Mersina.

Cent officiers massacrés

LES TROUPES DE CONSTANTINOPLE EXECUTENT LEURS CHEFS.

Constantinople, 18 avril. — **L'hostilité manifestée par les soldats du premier corps d'armée envers les officiers sortis des écoles n'a cessé d'augmenter depuis le commencement des troubles.**

Sous prétexte qu'ils ne veulent obéir qu'à nos chefs sortis du rang, les soldats s'emparent de tous les officiers des écoles qu'ils rencontrent et les tuent sans pitié. Plus de cent officiers ont été ainsi assassinés par leurs hommes.

Les troupes Jeunes Turques refusent la conciliation

Constantinople, 18 avril. — Les bataillons de Salonique arrivés à Tchataldja refusent de négocier avec la délégation des députés envoyée à leur rencontre. Pour eux, le but est le rétablissement de l'état de choses renversé illégalement et sans raison ces jours derniers. **Les négociations ne pourront être poursuivies, disent-ils, qu'après le rétablissement du cabinet Hilmi pacha, renversé par la force.**

La mort d'Izzet Fuad pacha est maintenant démentie.

Départ de deux croiseurs français

Toulon, 18 avril. — Un télégramme de Villefranche informe la préfecture maritime que les croiseurs « Jules-Michelet » et « Victor-Hugo » ont quitté cette rade pour la Piérée à la suite d'un radio-télégramme chiffré reçu directement sur le « Patrie » par le vice-amiral de Jonquières.

Le « Jules-Ferry », dont on annonçait le départ imminent, est toujours à Villefranche ; on ne croit pas, à la suite du départ des deux autres croiseurs, qu'il quitte le port.

L'escadre, qui reste dans la baie des Anges pour la revue présidentielle, ne se compose plus que de la 1re et la 4e divisions et d'un seul croiseur.

Les affaires turco-bulgares

Sofia, 18 avril. — Dans les milieux compétents on dément les nouvelles de la presse étrangère d'après lesquelles la Bulgarie aurait adressé un ultimatum avec un délai de quatre jours.

La Bulgarie a fait remettre à la Porte une sommation écrite sans fixation de délai afin que le royaume de Bulgarie soit reconnu avant le règlement de tous les différends en déclarant que le gouvernement, si l'affaire était traînée en longueur, devait faire un pas décisif eu égard à l'opinion publique de la Bulgarie.

Le gouvernement attend le plus prochainement, le consentement de la Turquie à la reconnaissance de l'indépendance.

Selon les nouvelles de Constantinople, la nouvelle proposition médiatrice austro-allemande, relative à l'indemnité des chemins de fer d'Orient, devrait être acceptée.

— L'ambassade de Turquie à Paris a reçu la nouvelle suivante de son gouvernement :

« **Un accord est intervenu sur tous les points litigieux entre nous et la Bulgarie. La signature du protocole est imminente.** »

Une déclaration du Comité " Union et Progrès "

Le comité Union et Progrès a fait faire aux journaux anglais les déclarations suivantes :

« Tous les jeunes-turcs regardent le récent mouvement comme une tentative de **renversement de la Constitution, en présence de laquelle le parti ne peut rester inactif.**

Le comité Union et Progrès a derrière lui des forces plus nombreuses que la garnison de la capitale. Outre le 3e corps d'armée, il a pour lui toutes les écoles militaires, presque tous les officiers instruits et tous les partisans des réformes à Constantinople, qui n'attendent qu'une occasion pour résister. Quant au 2e corps, s'il paraît se tenir à l'écart, c'est qu'il a à garder la frontière.

Dans les vilayets de Monastir, de Kossovo et de Salonique, la position du parti est extrêmement forte.

Quand la concentration des troupes qui soutiennent le comité sera terminée, 10,000 hommes, avec de l'artillerie, pourront marcher sur Constantinople, et il n'est pas vraisemblable que la garnison de la capitale leur oppose une résistance sérieuse.

Les désordres d'Adana sont l'un des premiers résultats des événements de mardi dernier.

La révolution de Constantinople est l'œuvre du nouveau parti, l'Union libérale, affiliée aux réactionnaires et aux éléments les moins éclairés du clergé musulman.

Bien que le chef de ce parti, Ismaïl Kemal, soit Albanais, il ne faut pas croire qu'il ait beaucoup de partisans en Albanie.

Avec l'appui de l'armée en dehors de la capitale, et d'une opinion publique éclairée dans tout l'empire, les jeunes-turcs recouvreront certainement le pouvoir. Le comité sera rétabli. La menace d'une mobilisation de l'armée bulgare n'effraye pas les jeunes-turcs.

On montre un beau zèle pour la défense du Cheriat, que les réformistes ne menacent point, et qu'on violait constamment sous l'ancien régime.

Détails rétrospectifs

Le « Stamboul » publie une intéressante relation des troubles de ces derniers jours. Nous lui empruntons le récit suivant de la mort de Nazim Pacha et de la fuite de Mouktar Pacha.

LA MORT DE NAZIM PACHA

Le total des tués au cours des événements d'hier n'est pas exactement connu.

En dehors des soldats qui ont trouvé la mort au cours de l'échange de fusillade à la grille du Séraskérat, il y a bien eu une dizaine de victimes, dont quelques-unes par méprise, dit-on.

C'est ainsi que Nazim Pacha, ministre de la justice, ayant été désigné par quelqu'un aux soldats comme « Adlié-Naziri », ceux-ci comprirent « Harbié-Naziri », c'est-à-dire ministre de la guerre. Comme ils en voulaient au sérasker pour ses tendances, ils crurent se venger de lui en déchargeant leurs fusils dans sa direction. Atteint de trois balles, Nazim Pacha ne tarda pas à expirer.

Son corps a été déposé dans une salle du Parlement.

MOUKTAR PACHA SAUVE PAR SA FEMME

Le général Mouktar pacha a été sauvé d'une façon émouvante par sa femme.

Pendant deux jours, près de deux cents hommes entourèrent le palais du général, proférant des menaces de mort à son égard. Lorsque le danger pour lui devint absolument imminent, sa femme lui fit franchir un mur haut de cinq mètres séparant la maison de Mouktar pacha de celle d'un riche anglais, sir William Whittall. Après cela, elle descendit elle-même au milieu des troupes hurlantes, elle releva son voile et demanda aux soldats : « Etes-vous mahométans ? »

A leur réponse affirmative, elle leur demanda : « Croyez-vous en Dieu ? »

Les soldats répondirent : « Oui ».

Alors elle jura, la main haute, que son mari n'était plus dans le palais.

Les soldats crièrent : « Nous voulons nous emparer de Mouktar pour le découper en morceaux. »

A ces mots, la jeune femme ouvrit son corsage et dit : « Eh bien ! déchirez ma poitrine, si je mens. »

Les soldats furent tellement interloqués de cette provocation qu'ils déposèrent les armes et ne l'inquiétèrent pas davantage.

Mouktar pacha, pendant ce temps, était passé dans la maison de l'anglais qui, craignant pour sa sécurité, le fit évader et conduire dans une barque lui appartenant.

Les bateliers, ayant reconnu le général, refusèrent de conduire l'embarcation. Ce n'est que sur l'intervention énergique du consul allemand qu'on finit par faire évader Mouktar pacha.

L'opinion du gouvernement anglais

Au cours de la manifestation libérale de Glasgow, M. Asquith a parlé des événements de Turquie. Le premier ministre a déclaré :

« Un nuage soudain et imprévu a encore assombri l'horizon en Orient.

» Le nouveau régime en Turquie, qui fut inauguré sans violence en juillet dernier, s'est trouvé fort ébranlé durant la semaine dernière. Ce serait un désappointement et une tragédie si le premier chapitre des nouvelles annales d'une Turquie émancipée devait se terminer dans le tumulte civil et la lutte fratricide.

» Le nouveau cabinet turc nous a assuré qu'il adhérait strictement à la Constitution, et nous avons répondu que nous acceptions cette assurance avec une cordiale satisfaction.

» Le gouvernement britannique, comme le peuple britannique tout entier, a suivi avec joie la nouvelle évolution turque ; elle signifiait la substitution de l'honnêteté à la corruption, de la tolérance à l'intolérance, de la liberté et de la justice aux caprices arbitraires du despotisme.

» Tant que l'évolution turque se poursuivra sur de telles lignes, elle conservera les sympathies britanniques. Mais si elle s'en détournait, elle s'aliénerait nos sympathies, et si elle désertait les principes ci-dessus, les sympathies britanniques lui seraient entièrement retirées.

LA POLITIQUE ANGLAISE

La tache du parti libéral. — Un discours de M. Asquith.

Londres, 18 avril. — Le premier ministre a présidé hier à Glascow l'inauguration du Liberal Club. Dans son discours, M. Asquith, en parlant des travaux du gouvernement et du parti, a dit que durant les trois dernières années, le gouvernement a fait tous ses efforts pour réaliser les engagements que sir Henry Campbell Bannermann a pris devant les électeurs. Le voilà maintenant (le gouvernement) à mi-chemin du but, mais il a besoin de la sympathie et du soutien des libéraux.

« Quelles que soient ses erreurs, le gouvernement pense qu'il n'a manqué ni de zèle, ni de fidélité, ni de décision en réduisant dans les limites du possible ses engagements et se promesses. Et si, dans l'avenir, le gouvernement est toujours soutenu par le parti libéral de Grande-Bretagne, il pourra rendre compte d'un travail utile et fécond. »

Dans l'après-midi, le premier ministre a prononcé un autre discours dans lequel il a parlé de la situation en Turquie.

Revenant à la politique intérieure, le premier ministre a dit que le gouvernement se trouve en face de deux problèmes juxtaposés : D'un côté le problème des réformes sociales et de l'autre le problème des armements. Et traitant cette dernière question, M. Asquith s'est élevé contre les conservateurs qui tentent de créer une panique en Angleterre :

« Il n'y a pas de négligence dans le passé et il n'y a pas de danger à présent ; la marine anglaise est ce qu'elle doit être toujours, en navires et en hommes, c'est-à-dire dans un état de supériorité écrasante sur toute autre marine et sur toute combinaison possible de flottes qui attaquerait la Grande-Bretagne. »

Les Affaires du Maroc

Moulai Hafid contre le Rogui

Tanger, 18 avril. — Le sultan ayant ajourné la marche contre le rogui jusqu'à ce que les vizirs, actuellement à Rabat, soient arrivés à Fez, est parti en villégiature à Dar-ed-Debibagh, dans la banlieue de Fez, où il compte faire un séjour de deux semaines.

Les deux mahallas actuellement en marche contre Bou Hamara se sont arrêtées en attendant de nouveaux ordres.

LA SANTÉ DU SOLDAT

Un ordre du jour du général Marion. — Plus de fatigues inutiles.

Montpellier, 18 avril. — Le général Marion, commandant le 16e corps d'armée, a adressé aux chefs de corps une circulaire visant les revues des troupes.

Le général en chef a constaté que pour les revues passées par des officiers généraux on exigeait que les soldats soient équipés près de deux heures avant, ce qui transformait leur simple inspection en une véritable fatigue. Il estime que, sans supprimer les inspections des autorités intermédiaires, depuis le caporal jusqu'au colonel, inspections nécessaires pour que chacun prenne ses responsabilités, on peut leur accorder beaucoup moins de temps. Entre l'arrivée de l'inspecteur, qui doit toujours être exact, et le moment où le soldat met son sac, une demi-heure doit amplement suffire, abstraction faite des mouvements de troupes s'il y en a à exécuter. Il faut apprendre, pendant la paix, à ménager les forces de nos troupes.

Le Congrès universitaire

LES PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES

Paris, 18 avril. — Le congrès international des professeurs de langues vivantes a tenu hier ses deux dernières séances.

La première, le matin, était présidée par M. Chevalier. Après avoir épuisé l'ordre du jour sur les questions se rapportant à l'enseignement extra-scolaire et postscolaire de langues vivantes en France et dans les autres pays, une intéressante discussion s'est ouverte sur l'organisation des études de langues vivantes dans l'enseignement primaire.

Sur cette dernière question, M. Merime, de Toulouse, parla des langues méridionales et demanda pour elles une place dans l'enseignement.

La seconde séance s'est ouverte à trois heures. M. Doumergue, ministre de l'instruction publique, qui avait accepté la présidence d'honneur de cette dernière réunion, avait délégué, pour le remplacer, M. Gautier, directeur de l'enseignement secondaire.

M. Rancès, président de la Société des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public, a montré l'importance de ce congrès qui termine ses assises pour les professeurs de langues vivantes en France, et pour leurs rapports avec les professeurs étrangers.

M. Delobel, secrétaire général du congrès, a, dans un rapport très clair, exposé le résultat des délibérations du congrès.

M. Jules Gautier a rappelé ce que le gouvernement avait fait en France depuis 1902 pour l'enseignement des langues vivantes dans nos écoles françaises, puis il a salué, au nom du ministre de l'instruction publique, les professeurs des diverses universités étrangères qui sont venus assister au congrès.

Les délégués étrangers ont tenu à venir, à tour de rôle, exprimer leurs remerciements aux organisateurs de ce congrès, dont ils emportèrent le meilleur souvenir.

Le soir, à l'Hôtel Continental, un banquet confraternel a réuni deux cents congressistes sous la présidence de M. Gautier. De nombreux toasts ont été échangés au dessert.

LES PROFESSEURS DE LYCEES

Dans sa deuxième séance, le congrès de la fédération des professeurs de lycée et de l'enseignement secondaire féminin a discuté plusieurs questions d'ordre professionnel

Il a donné mandat au bureau de la fédération d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur la situation des chargés de cours, qui manquent de garanties morales et qui peuvent être lésés en passant des collèges dans les lycées.

Pour le baccalauréat, le congrès a émis le vœu que les dispenses d'âge au baccalauréat ne soient pas accordées au delà de six mois, qu'elles soient même dans ce cas exceptionnelles et accordées après avis favorable des professeurs de la classe. Il a demandé que les dispenses du baccalauréat, qui sont accordées dans une proportion trop grande à des jeunes gens qui veulent préparer les grades de l'enseignement supérieur et notamment à des étudiants étrangers, soient radicalement supprimées et que l'administration fasse respecter, dans leur esprit aussi bien que dans la lettre, les lois, décrets, règlements et circulaires jusqu'au moment où des mesures légales les auront abrogés.

Le congrès a émis le vœu que la note zéro donnée pour une des matières du programme soit éliminatoire dans tout concours ; toute note au-dessous de 5 sur 20 en français à l'écrit ou à l'oral doit être également éliminatoire.

La séance d'hier matin a été, sous la présidence de M. Fedel, consacrée à l'examen des questions secondaires concernant l'avancement, les professeurs retardés, les nominations à titre provisoire dans l'enseignement féminin, les garanties à donner à l'enseignement féminin, les cours secondaires.

LES DIRECTEURS D'ECOLES NORMALES

Selon les conclusions du rapport de M. Charton, que nous avons analysé, le congrès a voté, à une assez forte majorité, le maintien du brevet supérieur. L'examen des questions relatives au programme d'enseignement, et particulièrement de la question des langues vivantes, a donné lieu à une discussion approfondie, qui a continué dans la séance de ce matin.

PROFESSEURS ADJOINTS ET REPETITEURS

Hier s'est tenu, au lycée Louis-le-Grand, le congrès des professeurs adjoints et répétiteurs des lycées, sous la présidence de M. Champion, du lycée Michelet, assisté de M. Rigal, de Montauban. De nombreux délégués de province et de Paris étaient présents.

Le congrès a pris les résolutions suivantes. Il a demandé que le ministre de l'instruction publique voulût bien réglementer d'une façon définitive le professorat adjoint qui attend depuis 1902 une réglementation.

Il a invité son bureau à poursuivre énergiquement le rétablissement de l'assimilation des professeurs adjoints et répétiteurs des lycées avec les professeurs de collège, assimilation qui, suspendue en fait depuis 1905, n'a jamais été supprimée en droit.

Il s'est occupé de la question du statut des fonctionnaires.

Il a voté la même déclaration qu'avait adoptée la Fédération des amicales d'instituteurs, demandant instamment, dans l'intérêt même des services publics, un statut personnel des fonctionnaires.

Le bureau de la fédération est ainsi composé pour l'année 1909-1910 : président, M. Champion ; vice-présidents, MM. Crocicchia (Tours), Lemoine (Chambéry), Maillard (Paris), Pinet (Clermont) ; secrétaire général, M. Danger (lycée Saint-Louis) ; trésorier, M. Doumerc ; secrétaires, MM. Caillaud (Bordeaux), Chaton (Paris), Laborde (Laval), Pinault (Paris) ; archiviste, M. Guillo (Paris).

Une délégation du congrès a été reçue, à l'issue du congrès, par M. Paul Gervais, directeur du cabinet du ministre de l'instruction publique, et M. Gautier, directeur de l'enseignement secondaire. Les délégués ont affirmé aux représentants du ministre le profond dévouement des professeurs adjoints à l'Université républicaine et leur ont présenté leurs principaux desiderata. MM. Gautier et Gervais ont donné aux professeurs adjoints l'assurance de la sollicitude à leur égard du gouvernement.

LES PROFESSEURS DE COLLEGES

Dans la séance plénière, tenue hier, le congrès des professeurs de collèges a entendu un rapport de M. Lennel professeur au collège de Calais, sur la question des retraites.

Les conclusions du rapporteur, réclamant le droit absolu à la retraite, l'assimilation des professeurs aux instituteurs au point de vue du service actif, la simplification de la procédure pour hâter l'obtention du brevet de pension, ont été adoptées à l'unanimité.

M. Lestang, professeur au collège de Castelsarrasin, a fait adopter plusieurs propositions concernant l'avancement et les traitements du personnel.

Hier matin a eu lieu la discussion des conclusions de la commission d'enseignement.

LA GREVE DE MERU

UN NOUVEAU CONFLIT A LORMAISON

Méru, 18 avril. — M. Troisœufs, de Lormaison, ayant ouvert son usine, quelques ouvriers reprirent le travail. Mais le patron déclara qu'il refusait de prendre le secrétaire du syndicat de Lormaison. Les travailleurs allèrent aux ateliers, mais, à midi, ils se retirèrent et ne revinrent pas, sous prétexte qu'un des leurs avait été renvoyé. Voilà donc encore une mise à l'index.

A Valdampierre, les ouvriers veulent le triomphe de toutes leurs revendications et refusent toute tentative de conciliation, tout terrain d'entente.

On croit qu'une nouvelle grève générale va être votée pour vingt-quatre ou quarante-huit heures. La C. G. T. décidera. Mais elle sera plus importante que la première.

L'affiche suivante vient d'être placardée par les soins de l'Association internationale antimilitariste :

Camarades,

Pendant la grève des boutonniers, à l'heure actuelle encore, la région a été et demeure envahie par les troupes. Contre les travailleurs en général, le capital a concentré dans le pays tous les ouvriers revêtus de l'uniforme.

L'heure n'est-elle pas venue d'étudier et de résoudre entre nous la question si grave du rôle de l'armée dans les grèves ? Nous le croyons, et c'est pour cette raison que nous vous invitons à la grande réunion qui aura lieu dimanche 18 avril, à 2 heures de l'après-midi, salle Aragonia, à Méru.

La situation est donc toujours inquiétante et les ouvriers ne semblent pas prêts à céder. Ils ont décidé la résistance à outrance et ils veulent arriver au triomphe de leurs revendications coûte que coûte.

L'Expédition Charcot au Pôle Antarctique

Le « Pourquoi-Pas » hiverne vers la terre Alexandre Ier

Paris, 18 avril. — Dans une lettre adressée à Mme Charcot, M. Jean Charcot a joint le rapport de l'expédition, qui contient les nouvelles suivantes :

Le « Pourquoi-Pas ? » a quitté Punta-Arenas, le 16 décembre ; puis, faisant route par les canaux de la Terre de Feu, il a pris le large le 19. Le cap Horn a été doublé. Par travers de ce promontoire a été rencontré un voilier français, le trois mâts « Michelet », de Nantes.

Après un fort coup de vent, l'expédition est arrivée heureusement à l'archipel des Shetlands du sud où elle a rencontré des bâtiments norvégiens.

Le « Pourquoi-Pas ? » a mouillé à l'île Déception où les travaux scientifiques ont commencé.

Le 25 décembre, le lieutenant Beaugrain a observé une éclipse de soleil, tandis que les docteurs Charcot et Liouville opéraient un malheureux baleinier très gravement blessé, et que le géologue, M. Gourdon, recueillait des échantillons nouveaux pour la science.

L'expédition doit hiverner actuellement vers la terre Alexandre Ier. Suivant toutes vraisemblances, on n'aura pas d'autres nouvelles avant dix ou onze mois.

Le PAIN VA-T-IL AUGMENTER ?

Le prix du blé monte. — Une spéculation américaine. — Ce qu'en dit le directeur du Bulletin des Halles

Paris, 18 avril. — Le prix du pain va-t-il augmenter ? Si l'on en juge par la hausse constante du prix du blé, cette hypothèse semble vraisemblable.

M. Georges Bureau, directeur du Bulletin des Halles a fait à ce sujet à un de nos confrères, les intéressantes déclarations suivantes :

— Les cours des blés montent et il est probable qu'ils monteront encore. Il n'y a pas là seulement une manœuvre de spéculation, mais aussi l'effet d'une loi naturelle venant de ce que les ressources en grains sont inférieures aux nécessités. Etant donnée cette situation, que va-t-il se passer chez nous ?

» Au point de vue du marché mondial, nous avons la conviction qu'on exportera peu de blé de France, parce que nos cours s'élèveront en même temps que ceux de l'étranger. La hausse se fera donc sentir aussi chez nous.

» Mais nous avons une situation intérieure qui nous est propre. Il y a un parti baissier qui prétend que nos ressources sont supérieures à nos besoins, et qui, par suite, n'a tenu aucun compte de la situation mondiale, de telle sorte que si les haussiers n'avaient pas fait une puissante contre-partie, nos blés seraient partis à l'étranger à des prix inférieurs et nous aurions, sans doute, été obligés d'en racheter à un prix supérieur.

» A l'étranger, la spéculation s'est entièrement emparée de cet article. Les grands centres spéculatifs sont Chicago et New-York, où M. Patten, qui se trouve à la tête d'un consortium de haussiers, possède de très grands moyens d'action. Ce spéculateur avait déjà réussi, l'année dernière, contre un de ses adversaires actuels, le puissant Armour, une opération identique avec le maïs. Elle coûta plusieurs millions de dollars à la contre-partie.

» Dans les autres pays, seules les contrées extra-européennes possèdent des ressources appréciables. Ni la Russie, ni le Danube n'annoncent qu'ils pourront exporter. En Europe, le début de la campagne s'est déroulé sans grands mouvements. On n'a pas acheté, dans l'espoir de payer meilleur marché et on est obligé, au contraire, de payer plus cher. En effet, les pays consommateurs paraissent épuisés, et ils devront subvenir à leurs besoins par des achats ininterrompus partout où ils trouveront la possibilité de se procurer de la marchandise.

» Vous voyez que la baisse n'est pas près de se faire sentir et malgré une dépêche annonçant que M. Patten se contentant d'un gain de 30 millions, serait sur le point de laisser partir des grains, la situation n'en resterait pas moins à la hausse par suite du manque de blé. Vous pouvez en tirer les conséquences probables ».

Voilà qui nous promet de bien mauvais jours. Déjà le prix de la farine a augmenté de deux dollars aux Etats-Unis et le prix du pain a été élevé. En Angleterre, il en est de même ; on annonce de Londres que le prix du pain de quatre livres sera augmenté d'un demi-penny [5 centimes], à partir de lundi matin.

La Question des Balkans

VIENNE ACCLAME FRANÇOIS-JOSEPH

Vienne, 18 avril. — Ce matin a eu lieu dans les jardins du palais de Schœnbrunn, une manifestation de remerciement à l'empereur François-Joseph, pour le maintien de la paix lors de la crise balkanique.

Plus de 100.000 personnes ont pris part à cette ovation. L'empereur se tenait sur le balcon de l'entresol et c'est de là qu'il a entendu l'allocution du président du conseil municipal, M. Luéger.

Après une audition donnée par 4.000 membres de la Société chorale de Vienne, l'empereur a répondu par des remerciements aux organisateurs de la manifestation et au peuple de Vienne.

A onze heures et demie, les assistants se sont dirigés vers la ville, sans aucun incident.

" Les Camelots du Roy "

A propos de la béatification de Jeanne d'Arc. — Un camelot frappe un professeur du Muséum.

Paris, 18 avril. — Les « camelots du roy » ont déposé hier après-midi des couronnes au pied des diverses statues de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, place Saint-Augustin et boulevard Saint-Marcel. Ces couronnes portent l'inscription suivante : « Les défenseurs de Jeanne d'Arc, prisonniers à la Santé. »

Boulevard Saint-Marcel un incident s'est produit.

Un professeur du Muséum voyant la couronne au pied de la statue de Jeanne d'Arc, s'est précipité pour s'en emparer et l'a rejetée au loin. Un des camelots du roy, exaspéré par ce geste, s'est précipité sur lui

---

FEUILLETON DU 19 AVRIL. — N. 16

Le Spécial de Minuit

par Burford Delannoy

(Adaptation de Pierre Luguet)

Une chose restait indéniable, c'est qu'il avait échangé pendant le voyage ses vêtements élégants contre des vêtements de qualité inférieure. Mais, pourquoi les avait-il changés ? Comment les avait-il changés ? Qui s'était trouvé là pour lui procurer le second costume ? Carterbilt ne se rappelait rien, sinon qu'il avait été assis pendant quelques minutes, puis allongé et sommeillant durant le reste du trajet.

Son premier souvenir ensuite lui montrait le compartiment immobile, la portière ouverte, laissant entrer la clarté de la lune, et la garde-malade penchée sur lui.

Pendant quelques instants, le propriétaire du Hall se demanda si la jeune fille n'avait pas pu jouer un rôle actif dans cette fantasmagorie. Puis il repoussa violemment cette idée. C'était par trop absurde ! Pourquoi cette enfant, qui portait l'innocence dans les yeux, à qui il venait de rendre service et qui s'était depuis montrée si dévouée, aurait-elle agi ainsi ?

Le mystère demeurait aussi noir ; Carterbilt savait qu'il ne s'était pas déshabillé lui-même ; et la théorie suivant laquelle quelqu'un d'autre lui aurait volé ses vêtements paraissait s'imposer irrésistiblement ; c'est cette théorie qui aurait le plus volontiers admise, si elle ne s'était pas hérissée de tant d'impossibilités dès qu'on en supposait la pratique entreprise.

Alors, où, où pouvait bien être l'explication ?

Carterbilt relut avec attention ce qui prétendait être la description de son cadavre ; cette lecture ne fit qu'enténébrer davantage le problème, qu'à l'épaissir au-delà de toute solution.

Ses vêtements étaient très exactement dépeints ; les vêtements qu'il portait au moment où il avait commandé son train spécial. L'article de reportage qu'il avait sous les yeux cataloguait avec minutie les lettres trouvées sur le corps, le porte-cartes, le porte-cigares, des clés, d'autres objets encore qu'il reconnaissait parfaitement, et du linge marqué à ses initiales. On ne s'étonnera pas, dans ces circonstances, que le jeune homme se trouvât mystifié plus qu'il ne l'avait été en toute sa vie.

Et plus il cherchait à démêler l'écheveau des incidents des douze dernières heures, plus il se sentait violemment enserré dans ses fils.

Carterbilt en vint bientôt à se demander si le coup qu'il avait reçu à la tête n'avait pas altéré, momentanément tout au moins, ses facultés mentales, et provoqué chez lui des illusions, ou des hallucinations ? Ne se pouvait-il pas aussi qu'il eût souffert d'une perte partielle de la mémoire ?

Mais non, que diable ! Maintenant qu'il avait repris l'énergie de penser, Carterbilt voyait toutes choses nettement — toutes choses sauf, bien entendu, celles qui s'étaient passées pendant son sommeil et pendant son évanouissement.

Son journal à la main, le jeune millionnaire entra dans son cabinet de toilette et examina les vêtements qu'il avait quittés avec un si vif sentiment de satisfaction. Il les prit l'un après l'autre, du bout des doigts, les considéra longuement, et s'assura définitivement qu'il n'avait jamais rien porté de pareil. C'était une évidence, quelque chose de tangible et de matériel ; il n'y avait pas la moindre illusion là-dedans !

Les habits qu'il tenait étaient bien des confections de l'espèce la plus commune, déformées, élimées, frottées, partout fatiguées et graisseuses. Est-ce que lui, Carterbilt, portait jamais de ces choses-là !

Il rejeta les loques avec dégoût, sonna la jardinière et lui ordonna de l'en débarrasser.

Mais d'où venaient-elles ? Et quel était l'homme dont on racontait la mort sous son nom ? Personne au monde sans doute ne s'était encore trouvé face à face avec un problème aussi étrange.

Carterbilt songea à envoyer le jardinier au télégraphe et à faire démentir la nouvelle de son décès ; puis il se détermina à lire les autres journaux avant d'agir ainsi ; peut-être ce qu'ils contenaient jetterait-il un peu de lumière sur le chaos dans lequel il se débattait.

Il rentra dans la bibliothèque, prit un autre journal, et y lut un éloge funèbre complet de sa propre personnalité.

— Ils ne perdent pas leur temps, MM. les journalistes anglais.

Carterbilt ne savait pas que dans certains bureaux de rédaction, on tient fidèlement état des faits et gestes de tout personnage arrivé à la notoriété de façon à construire son article biographique en même temps que nécrologique, lorsqu'il arrive au bout de sa carrière.

Le millionnaire sourit en voyant ce qu'on disait de lui ; c'était complet et insuffisamment pompeux ; c'était en tous cas fort intéressant à lire soi-même.

Il lut alors toutes les feuilles qu'on lui avait apportées, une à une, dégustant, l'esprit très amusé, les dithyrambes éclos la nuit précédente sous la plume entraînée des nécrologues professionnels. Il se découvrit un tas de qualités qu'il ne se soupçonnait pas lui-même, et des traits de caractère à faire honneur à un saint. Il compara ce qu'on disait de Carterbilt mort à ce qu'on avait dit de Carterbilt vivant, et dut s'avouer que l'avantage n'était pas pour ce dernier. Cette constatation le mit en gaîté.

Le propriétaire du Hall était un homme dont l'esprit se laissait séduire assez facilement par le côté humoristique des choses : il faut convenir qu'ici le côté humoristique était de nature à égayer qui que ce fût. Il se rendit compte qu'il est deux manières d'examiner toutes les situations et même celles qui, au premier abord, ont paru le plus dramatiques.

Et le tour qu'avait pris cette affaire finit par l'amuser tellement, en définitive, qu'il se résolut à laisser durer le quiproquo — du moins pendant quelques jours — pour voir ce qu'il amènerait. Ç'aurait été pitié, pensait-il, que de couper court à une aventure aussi originale avant qu'elle eût donné ce qu'elle contenait assurément de joyeux.

Et ce qu'elle contenait de joyeux, il le boirait jusqu'à la dernière goutte, pour sa satisfaction personnelle d'abord, et ensuite pour celle du public, le jour où il lui plairait de fermer le robinet de l'erreur, et d'annoncer la vive matérialité de son existence. L'article nécrologique consacré à un homme en pleine santé le mettait décidément en joie. Il lui rappelait irrésistiblement l'aventure du célèbre humoriste Mark Twain, qu'on avait également déclaré mort avant l'heure, et qui télégraphiait simplement que la chose avait été « notablement exagérée ».

Et pourquoi ne pas se donner le plaisir de rester mort pendant quelques jours. Personne ne pouvait avoir à en souffrir de préjudice, pas même lui, dont la fortune était placée de façon à ce qu'on n'en pût pas en disposer de longtemps.

Un seul scrupule l'arrêtait ; l'homme qui était réellement mort pouvait avoir des parents ou des amis qui s'inquiétassent de sa disparition. Le devoir aurait été, des lors, de leur faire connaître la vérité, quelque douloureuse qu'elle pût être pour eux.

Mais, en y réfléchissant davantage, Carterbilt se dit que, si cet homme était mort avec ses vêtements sur le dos, ce ne pouvait être qu'à la suite de quelque manœuvre ténébreuse ou coupable. Les trois arts qui consistent à chloroformer un voyageur, à le dépouiller de ses vêtements, à le dévaliser, ont de très intimes liens de parenté ; cet individu ne devait pas être grand-chose de bien fameux.

Carterbilt se rappela alors ce que lui avait dit sa garde-malade de la difficulté qu'elle avait eue à l'éveiller, et frappé à la portière du compartiment avec une pierre sans obtenir de réponse. Il en conclut que la violence même de la collision n'avait interrompu son sommeil. Comment cela pouvait-il se faire, s'il n'était pas en ce moment sous l'empire d'un anesthésique. Cette supposition — et cette supposition seule expliquait tout.

Mais encore, était-ce possible ? Carterbilt se rappelait parfaitement être entré dans un compartiment vide. L'employé était resté devant la portière jusqu'au départ. Personne autre que la garde-malade n'était monté dans le train. Et elle avait voyagé dans un autre compartiment que le sien.

Si, même on voulait admettre le plus profond des sommeils, il n'était pas probable qu'un train spécial se fût arrêté quelque part avant d'atteindre sa destination. Et ces trains vont habituellement à une telle vitesse que personne n'y pourrait monter en route. Il faudrait, pour cela, qu'il ralentît considérablement et à point nommé, ce qui suppose des complicités impossibles, à cause de leur nombre.

L'énigme restait insoluble. Et cependant, Carterbilt toucha la vérité quand il se rappela la lourdeur d'esprit dont il avait souffert toute cette journée. Il l'attribuait, comme nous l'avons dit, au coup reçu, parce qu'il lui était impossible de l'attribuer à autre chose. Et, cependant, il gardait un soupçon que là n'était pas la cause véritable.

Carterbilt se demanda, une fois de plus, s'il n'avait pas été chloroformé ?... Certainement, il l'avait été. Mais comment ?

Tourner dans le cercle le fatiguait. D'autant plus que le mystère demeurait toujours aussi noir.

La seule personne sur laquelle pût se préciser une suspicion était la garde-malade, parce qu'elle était présente, au moment du réveil, et parce que sa profession lui donnait plus de facilité qu'à d'autre, peut-être, de se procurer des médicaments. Mais la suspecter était absurde.

Pourquoi l'aurait-elle fait ?... Quelle possibilité de lui découvrir un motif raisonnable ? Et si elle n'était pas raisonnable, elle était folle, cette jeune fille, dont il admirait depuis deux jours le sens pratique et l'esprit pondéré. pouvait-elle déshabiller un homme inerte et le rhabiller ? En avait-elle la force ? Et la présence de l'autre, de celui qui était mort dans ses vêtements volés, n'était-elle pas là pour affirmer qu'il avait tout fait et qu'elle n'avait rien fait ?

Complice ?... Mais pourquoi ?... Dans quel but ?... Et pourquoi restait-elle après le crime, à le soigner avec dévouement, si elle était complice, alors qu'il lui était si facile de disparaître ?

— Ah ! s'écria Carterbilt, exaspéré, et qui sentait monter en lui la migraine, au diable le mystère ! Il s'éclairera s'il veut. Je suis vivant ; je n'ai pas été écrabouillé dans la catastrophe ; on ne m'a volé que quelques billets de banque qui ne me ruineront pas, c'est l'important. Pensons à autre chose.

Il dit, et tourna la page de son journal.

Une autre surprise l'attendait.

(A suivre).